

Renaud De Putter & Guy Bordin

**VIES DE
CHARLOTTE DUFRÈNE**

À l'ombre de Raymond Roussel et Michel Leiris



Préface de John Ashbery

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Ouvrage publié avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Couverture : Charlotte Dufrene, Rome, 1916.
Photo de Gustavo Bonaventura.

Mise en page : Mélanie Dufour
© Les Impressions Nouvelles – 2016
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Renaud De Putter & Guy Bordin

**VIES DE
CHARLOTTE DUFRÈNE**

À l'ombre de
Raymond Roussel et Michel Leiris

Préface de John Ashbery

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Pour Annie Le Brun

*The art of losing isn't hard to master;
so many things seem filled with the intent
to be lost that their loss is no disaster*¹.

Elizabeth Bishop

¹ Elizabeth Bishop, *Geography III*, 2008, p. 40 : « L'art de perdre se maîtrise sans peine / tant de choses semblent si bien faites pour être perdues / que leur perte n'est pas un désastre. » (traduction des auteurs)

Préface

Dans sa critique de la pièce de Raymond Roussel *L'Étoile au Front*, Paul Éluard écrit : « Que Raymond Roussel nous montre tout ce qui n'a pas été. Nous sommes quelques-uns à qui cette réalité seule importe. » Comme son œuvre issue de « tout ce qui n'a pas été », la vie de Roussel paraît avoir été une sorte de vide enchanté – d'immenses richesses dilapidées par pure distraction, des voyages à travers le monde qu'il passait souvent dans sa chambre d'hôtel à écrire, n'en rapportant que des détails frivoles. De Melbourne il écrivait qu'il était à proximité de deux stations balnéaires nommées Brighton et Menton, ce qui semble-t-il constituait une découverte suffisante. Sa vie amoureuse fut tout aussi inconsistante. Afin de conjurer les prostituées qui cherchaient fréquemment à le faire chanter, il se dota d'une maîtresse, espérant faire taire les rumeurs ; elle est devenue sa seule amie intime. Charlotte Fredez, nom transformé en celui plus harmonieux de Charlotte Dufrene, fut sa compagne de 1910 à la mort de l'écrivain, par suicide ou overdose médicamenteuse, en 1933. Elle était avec lui à l'hôtel à Palerme lorsqu'il est mort après avoir tiré son matelas près de la porte cadenassée qui séparait les deux chambres, symbole de l'étrange intimité qui tout à la fois les rassemblait et les désassemblait.

J'ai commencé mes recherches sur la vie et l'œuvre de Roussel à Paris en 1958, en vue d'une thèse de doctorat qui ne s'est jamais concrétisée. J'ai pu mettre à jour bien des informations biographiques à une époque où, en France, peu de gens s'intéressaient à lui. Les surréalistes, y compris

Éluard, avaient volé à sa défense lors des pièces de théâtre qu'il montait à ses frais au début des années 1920. Un détail qui piquait ma curiosité était la photo « officielle » de lui et de sa maîtresse prise en 1911 par un photographe parisien à la mode. J'étais, bien sûr, curieux de savoir si cette dame était toujours en vie, et quels étaient ses souvenirs de l'énigmatique écrivain. Comme les auteurs le racontent dans cette captivante biographie de Charlotte, j'ai retrouvé sa trace à Bruxelles, où elle vivait dans la pauvreté depuis de nombreuses années. Michel Leiris m'avait donné une adresse datant d'avant la guerre, mais avait perdu le contact depuis, et comme il est si souvent arrivé dans mes recherches sur Roussel, les coïncidences jouèrent un rôle important.

Je me rendis à l'adresse indiquée par Leiris, un petit immeuble avec un magasin au rez-de-chaussée et des appartements au-dessus. J'ai demandé au commerçant s'il connaissait Mme Fredez, qui avait vécu à cette adresse. Il m'a dit que non. Juste à ce moment, l'un des habitants des étages passa par le magasin : « Je me souviens d'elle, assura-t-il. Elle vivait ici, mais elle est partie vivre au home¹ Van Aa », le curieux nom d'un hospice de l'assistance publique où elle avait déménagé quelques années auparavant. Arrivant là, je l'ai aperçue à travers la grande salle – son visage s'éclairant comme si elle me reconnaissait. Et de fait, je lui avais écrit et elle avait reçu mes lettres, mais honteuse d'être vue dans un endroit aussi misérable, elle n'avait pas répondu. Ces détails sont contés par De Putter et Bordin dans le récit étonnant et troublant qu'ils donnent de sa vie, qui transforme Charlotte d'une minuscule référence en bas de page dans la carrière d'un grand écrivain en un être humain entièrement réalisé,

1. C'est généralement sous ce terme que l'on désigne en Belgique les maisons de retraite.

PRÉFACE

complet avec ses bizarreries charmantes, son intelligence et un tempérament indépendant.

C'est ainsi qu'a débuté une amitié curieuse et, pour moi, mémorable. J'eus l'occasion de me rendre à Bruxelles plusieurs fois après cette première rencontre, et chaque fois, je rendis visite à Charlotte avec un modeste cadeau – un cake ou une petite bouteille de cognac. J'avais parlé à Leiris de ses conditions de vie difficiles et il s'occupa de la faire déménager du home Van Aa vers une maison de repos privée et beaucoup plus confortable. Il lui acheta aussi un poste de radio dernier cri. Charlotte ne semblait cependant pas entièrement satisfaite de ce nouvel environnement (ce qui est peut-être la manifestation d'un trait de caractère ancien), et me fit remarquer une fois : « Michel Leiris *croit que c'est le paradis terrestre ici*² », regrettant la société de ses *copines* de l'hospice public. J'ai souvent pensé que, n'aurais-je rien accompli d'autre dans la vie, j'avais fait une bonne action en permettant à Charlotte et à Michel Leiris de renouer contact.

Un événement particulier fut la petite lecture de poésies que je donnai au bureau de l'attaché culturel américain à Bruxelles (les États-Unis ont-ils encore des attachés culturels ? Cela semble douteux), le célèbre musicologue Gilbert Chase. J'avais dit à Charlotte que je viendrais à Bruxelles à cette occasion et elle insista pour m'y accompagner. J'ai essayé de l'en dissuader, pensant qu'elle s'y ennuerait et ne comprendrait pas un mot de ma poésie, mais elle a insisté. Donc, à l'heure convenue, je suis venu la chercher en taxi et nous sommes arrivés à la lecture ensemble, elle portant apparemment les derniers vestiges de ses anciennes parures et le visage tout badigeonné de maquillage. En fait elle m'a semblé beaucoup apprécier cet événement, et moi j'étais

2. Dans cette préface, les termes et expressions en italique sont en français dans le texte.

heureux de la présence à cette lecture, si ce n'est de Roussel, du moins de son ambassadrice.

Tout comme l'œuvre incroyable de Roussel se développa derrière une façade de neutralité (quelqu'un dit un jour qu'il écrivait le français comme on l'enseignait aux lycéens dans les manuels), ce couple apparemment traditionnel de la *Belle Époque* participa à l'une des grandes aventures de l'imagination au XX^e siècle. Les *Rousselâtres* sont redevables aux auteurs de cet ouvrage d'une immense dette de gratitude³.

John Ashbery
septembre 2015

3. Traduction des auteurs.

Preface

In his review of Raymond Roussel's play *L'Étoile au Front*, Paul Éluard wrote, "May Raymond Roussel continue to show us everything that has not been. We are a small group for whom that is the only reality that matters." Just as his work issued from "everything that has not been," Roussel's life seems to have been a kind of enchanted vacuum—immense wealth squandered on colossal distractions, travels throughout the world, during which he frequently stayed in his hotel room to write, reporting only frivolous details (from Melbourne he wrote that he was near two Australian resorts named Brighton and Menton, which was apparently a sufficiently interesting discovery) and his love life was similarly insubstantial. In order to stave off the hustlers who frequently attempted to blackmail him, he acquired a mistress, hoping to quell the rumors; she became his only intimate friend. Charlotte Fredez, her name transformed to the more euphonious Charlotte Dufrière, was his companion from 1910 until his death, from either suicide or a drug overdose, in 1933. She was with him at a hotel in Palermo when he died after pulling a mattress next to the bolted door that separated the two rooms, a symbol of the strange intimacy that both linked and separated them.

I began to do research on Roussel's life and work in Paris in 1958, planning a doctoral thesis that never materialized. I was able to uncover much biographical information at a time when few in France were interested in him (the Surrealists, including Éluard, had flocked to his defense at the plays

he produced at his own expense, back in the early 1920s). One detail that piqued my curiosity was the “official” photo of himself and his mistress taken by a fashionable Parisian photographer in 1911. I was, of course, curious to know if this lady was still living and what were her memories of the enigmatic writer. As the authors recount in this fascinating biography of Charlotte, I traced her to Brussels, where she had been living in poverty for many years. Michel Leiris had given me an address from before the war, but had lost touch with her since, and as so often happened in my research on Roussel, coincidence played a major role.

I went to the address Leiris had, a small building with a shop on the ground floor and flats above. I asked the shopkeeper if he knew Mme Fredez, who had lived at this address. He said he didn't. Just at that moment one of the tenants from above happened to pass through the shop and said, “I remember her. She used to live here but went to live in the home Van Aa,” which was the curious name of a public nursing home she had moved to some years before. Arriving there, I saw her from across a large room—her face lit up as though she were recognizing me. And in fact, I had written to her and she had received my letters, but, ashamed of being found in such a miserable place, she had never responded. These details are recounted in De Putter and Bordin's amazing and troubling account of her life, which transforms Charlotte from a miniscule footnote in a great writer's career into a fully realized human being, complete with charming quirks, intelligence and an independent temperament.

Thus began a curious and, for me, memorable friendship. I had occasion to visit Brussels several times after that, and each time would visit Charlotte with a little gift—a fruitcake or a small bottle of cognac. I had told Leiris about

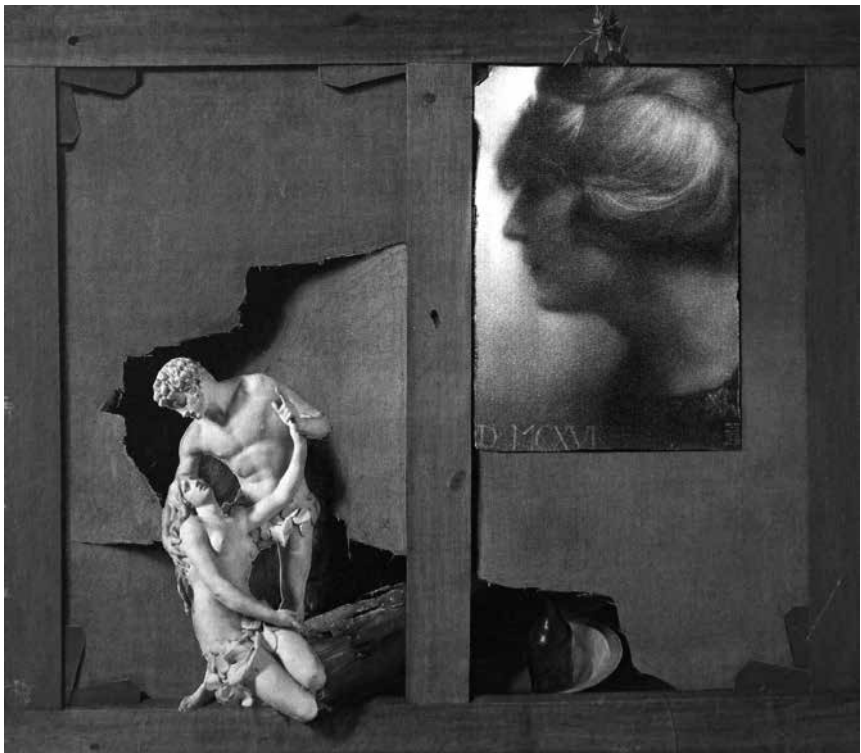
PREFACE

her distressed circumstances, and he arranged to have her moved from the home Van Aa to a much more comfortable and private facility. He also bought her an up-to-date radio. She however didn't seem entirely pleased with the new surroundings (this could have been a manifestation of a character trait of long standing), and remarked to me once that "Michel Leiris *croit que c'est le paradis terrestre ici*," but she missed the society of her *copines* at the public nursing home. I've often felt that if I accomplished nothing else in life, I did a good deed by reconnecting Charlotte with Michel Leiris.

One memorable incident was a small poetry reading I gave at the office of the American Cultural Attaché in Brussels (does the US still have cultural attachés? It seems unlikely), the well known musicologist Gilbert Chase. I had told Charlotte I would be coming to Brussels for this reading and she insisted on attending. I tried to dissuade her, thinking that she would have a miserable time and not understand a word of my poetry, but she insisted. So at the appointed time I picked her up in a taxi and we arrived at the reading together, she wearing what seemed to be last remnants of finery and a good deal of makeup. And in fact she seemed to enjoy the occasion very much, and I was glad to have Roussel, or at any rate his envoy, present at the reading.

Just as Roussel's incredible works evolved behind a neutral façade (someone once said he wrote French as lycée students were taught to write it in manuals), so did this seemingly-traditional Belle Époque couple participate in one of the great undertakings of the 20th century imagination. *Rousselâtres* owe these authors an immense debt of gratitude.

John Ashbery
September 2015



Avant-propos

Ce livre est le fruit d'une recherche biographique que nous avons effectuée sur Charlotte Fredez, dite Dufrène¹, à travers un examen aussi exhaustif que possible des sources (correspondance, photographies, livres, études, articles de journaux, etc.), la rencontre des témoins oculaires, et celle de personnes susceptibles d'apporter un éclairage pertinent sur différents aspects thématiques.

Ce travail est génétiquement lié à notre film documentaire *L'Effacée*², dont il constitue l'une des bases. Nous avons toutefois rapidement décidé de le développer comme un objet propre, en raison du confort et de l'approfondissement que permet le livre, là où le film ne peut souvent que suggérer. À chaque mode d'expression ses spécificités et ses charmes.

Cet ouvrage se décline en deux parties principales : en plus d'un essai biographique, il y a des documents : l'édition critique de la correspondance de Charlotte Dufrène, et une chronologie détaillée.

Si cette dernière représente une approche de cette vie aussi factuelle que possible, l'essai peut être lu en miroir comme gardant trace de notre questionnement subjectif, ce qui explique qu'il prenne la forme d'une « Lettre à Charlotte Dufrène », lettre que nous ponctuons de courts passages

1. Charlotte Fredez écrit son pseudonyme « Dufrène » avec accent grave, forme qui figure aussi en dédicace de *Comment j'ai écrit certains de mes livres* de Raymond Roussel. La forme « Dufrène » avec accent circonflexe se rencontre parfois dans les écrits de tiers.

2. *L'Effacée*, production Hélicotronc (Bruxelles) et Spirale Production (Brest) – 2016.

fictionnels écrits à la première personne, et qui apparaissent en italique et en grisé.

Peut-être ces deux regards, en leur complémentarité, aideront-ils le lecteur à mieux percevoir ce « trait unique³ » qui la différencierait pour jamais ?

Afin de faciliter la lecture, nous avons choisi de répéter dans la « Lettre » ou dans la « Chronologie » certains fragments significatifs de la « Correspondance générale ».

*

Nous avons considéré la vie de Charlotte selon un triple point de vue : comme une destinée complète demandant à être envisagée en elle-même ; comme un point de vue particulier – et parfois privilégié – sur la vie et l'œuvre des grands artistes qu'elle a croisés (Raymond Roussel, Michel Leiris, John Ashbery) ; et, pour reprendre un terme qui aurait plu à Michel Leiris, comme l'une de ces fibrilles qui, tissées ensemble, confèrent à chaque époque sa texture propre.

*

Dans notre démarche, nous n'avons privilégié aucune époque comme étant *a priori* plus intéressante ou significative : l'accent qui y est placé résulte seulement de l'abondance plus ou moins grande de matière documentaire. Dans la chronologie, ceci pourra donner lieu à des « trous », parfois assez larges. Dans la « Lettre », cela se traduira en questions ou en hypothèses.

Tel est le jeu des lumières indirectes sur cette vie discrète, sans œuvre ni trace matérielle remarquable, qui n'a échappé que comme malgré elle à l'obscurité, sans que l'on puisse décider de ce qui est visible et de ce qui reste caché.

Telle est aussi l'œuvre naturelle du temps.

3. Marcel Schwob, *Vies imaginaires*, 1957, p. 11.

AVANT-PROPOS

Cette situation parfois déséquilibrée, nous n'avons pas tenté de la dissimuler. Nous l'assumons pleinement comme le corrélat d'un désir un peu fou – et forcément impossible – d'exhaustivité (ou, dirait Perec, d'épuisement) de cette vie, qui serait peut-être l'aspect modestement roussellien de cette biographie, si un tel aspect existe.

Lettre à Charlotte Dufène



Charlotte Dufrière, Paris, 1911

Chère Charlotte Dufrière,

Nous vous adressons une lettre – nous savons que vous les aimiez beaucoup. On ne vous en écrivait jamais assez, disiez-vous, et vous faisiez même ce reproche à des écrivains célèbres¹.

Celle-ci, longue et détaillée, est assez inédite dans votre correspondance, car elle cherche à dessiner votre portrait ou à retracer votre histoire (d'ordinaire, on vous parlait plutôt de quelqu'un d'autre).

Vous auriez sans doute été d'abord très surprise (« Pourquoi, mais pourquoi² ! ») puis, vous seriez passée de l'amusement à l'énervement, ou à l'émotion peut-être. Vous auriez corrigé un détail, effacé des suppositions maladroitement, ou retouché discrètement un profil. Nous ne pouvons deviner où, car nous avançons souvent à l'aveugle. Pour dire *vrai*, nous ne pouvons parfois nous fier qu'à ces « influences mystérieuses³ » qui semblent avoir guidé votre vie et qui, dit-on, ne mentent pas...

*

1. Michel Leiris, *Journal 1922-1989*, 1992, p. 567 (année 1961).

2. Cette insistance, dans le discours de Charlotte Dufrière, sur les « pourquoi » a été notée par Michel Leiris, *ibid.*, p. 603 (année 1964), ainsi que par Louise Thonon (témoignage, 2014 et 2015).

3. L'expression est de Michel Leiris (lettre à Raymond Roussel du 8 juin 1925, in Michel Leiris, *Roussel & Co.*, 1998, p. 279). Elle a été appliquée à Charlotte Dufrière par Annie Le Brun (entretien, 2014).

Pour nous, comme pour beaucoup d'autres, vous n'êtes d'abord qu'une mention en tête d'un livre, le dernier de Raymond Roussel : « À mon amie Charlotte Dufrène ». Être l'amie de Raymond Roussel, ce n'est pas commun. Écrivain vertigineux et secret, influence majeure des avant-gardes artistiques, son nom est prononcé comme le sésame d'un univers aussi déraisonnablement raisonnable que celui de Lewis Carroll.

Au seuil de ce livre, votre nom passe, on l'oublie peut-être car il n'y revient pas, puis on y repense : on se demande par quel hasard ou par quel dosage étrange de qualités, vous, Charlotte Dufrène, avez pu – seule – accompagner « un peu, mais seulement un peu⁴ » la solitude de Roussel, et aussi ce que pouvait bien signifier votre *amitié*.

Sur trois belles photos, prises en 1911 chez Otto – rue Royale à Paris –, vous apparaissez justement aux côtés de l'écrivain, un peu dans l'ombre, et nous tentons de lire vos traits pour la première fois. Votre visage nous interroge : emprunt de douceur et de retenue, son expression paraît un peu étonnée. Comment en êtes-vous arrivée là ? On vous imagine assez bien vous forcer tous deux à rester un instant sérieux, comme si vous nous faisiez une bonne farce...

Très vite, un autre écrivain important, Michel Leiris, lève un coin du voile. Vous l'avez bien connu de 1914 jusqu'à votre mort en 1968. Sans doute aussi pour des raisons sentimentales, il revient inmanquablement vers vous, gardienne des clés et des secrets de cet univers roussellien qui le fascine. Sur plus de trente ans, ses textes vous évoquent avec une affection sincère et esquissent les grands moments de votre vie.

4. Michel Leiris, *op. cit.*, p. 263.

LETTRE À CHARLOTTE DUFRÈNE

Au début du XX^e siècle, vous êtes ce qu'on appelle une demi-mondaine ou une « cocotte ». Vous êtes l'amie du galant comte Bertrand de Valon et du compositeur Reynaldo Hahn. Nous vous entrevoyons comme une sorte d'Odette Swann, d'origine un peu obscure, mais à coup sûr élégante et d'un goût distingué. Vous fréquentez les salons, les casinos, les équipages de chasse à courre dans les forêts qui bordent Paris. Bien des femmes modernes gravitent dans ces mondes, comme Gabrielle Chanel, Jeanne Toussaint ou Colette. Vous les avez certainement croisées ; elles ont su muer et s'imposer. Qu'en sera-t-il de vous ?

Vous serez tout bonnement emportée dans le champ magnétique de Raymond Roussel. Vivant un compagnonnage platonique avec un écrivain perturbé et secret, dont l'écriture vous déconcerte, nous vous suivons à la trace, entre Paris, Vichy, la Suisse, Carlsbad, Rome ou Palerme.

Après la mort de Roussel, ses ondes de perturbation continuent longtemps de vous influencer. Elles vous conduisent à Bruxelles où vous connaissez un crépuscule presque beckettien. Autour de vous, flotte encore secrètement, comme un vieux parfum, la mémoire de toute une époque. Les rares personnes qui vous approchent – comme le poète John Ashbery ou la féministe Lily Wigny – le devinent. Il était temps d'interroger les ultimes témoins de ce dernier acte de votre vie...

*

Des lettres, une dédicace, quelques photos, des notes d'écrivain : ce n'est finalement pas si peu pour une quasi-inconnue. Voilà notre point de départ lorsque, intrigués, nous nous lançons à votre recherche. C'est-à-dire, lorsque nous tentons de deviner vos questions.

En voici quelques-unes. Quel regard avez-vous pu porter sur votre vie, vous à qui il sembla apparemment évident de vous soumettre à la volonté des hommes et de leur plaire ? N'y a-t-il vraiment rien eu d'autre dans votre destin que le dévouement et l'effacement dans leur ombre ? Vous qui fûtes toujours entourée d'homosexuels, où avez-vous pu trouver votre vérité et votre liberté de femme ? En un mot : qu'avez-vous fait de votre désir ?

Ces questions, il ne s'agira pas d'y répondre, mais de les spécifier, de les poser le plus exactement possible. Car que peut-on savoir d'une vie ? Et spécialement d'une vie qui ne laisse pas d'œuvre, et qui révèle en pleine lumière cette indétermination qui ne disparaît bien sûr jamais lorsqu'il y a « travail », mais que le biographe peut alors plus aisément faire oublier ?

Nous sommes heureux que votre ténuité, mais aussi votre résistance, vous fassent échapper à la machine interprétative standard et à la futilité de ses formules d'évaluation (vie réussie / vie ratée).

Vous êtes une étrangère, une voyageuse sans bagage, une petite planète en transit vers une ombre toujours plus profonde, une comète – parfois mutine, parfois inquiète – qui reflète vaguement en se désagrégeant les lueurs émises par les luminaires illustres dont elle a croisé le chemin. Pour vous imaginer des cohérences alors que vous vous éloignez, nous ne pouvons que tisser un réseau d'interrogations, d'interprétations, d'hypothèses, un nuage de possibles dont vous êtes le centre toujours dérobé.

*

LETTRE À CHARLOTTE DUFRÈNE

Puisque vous aimiez tant le jeu – vous l’avez confié à Michel Leiris et à d’autres –, si l’on jouait ensemble à celui des « minutes marquantes » ?

Nous parlons de minutes marquantes en pensant à Raymond Roussel, bien sûr. Dans *Locus Solus*, roman qu’il écrivit du temps de votre compagnonnage, il conçoit des instants dont la trace serait, par-delà même la mort, à jamais piégée dans les mémoires qui les ont vécus.

Peu importe que Roussel, encore en cela homme du XIX^e siècle, se représente ces minutes sur le mode de l’intensité, de l’action ou du pathétique : elles sont bien les parentes de la mémoire involontaire de Proust et des épiphanies de Joyce. L’idée était apparemment dans l’air du temps...

Quelles pourraient-elles être alors, vos minutes marquantes ? S’agirait-il de votre rencontre avec le comte de Valon, ou bien d’une délicieuse promenade en forêt d’Hallatte ? S’agirait-il d’un voyage en Suisse avec Roussel, ou de l’essayage d’une robe chez Poiret ? S’agirait-il de ces déjeuners à Bruxelles auxquels vous invitait certaine intellectuelle belge, ou de ces moments où vous ouvriez la fenêtre de votre petit appartement pour mieux entendre la fille aînée de votre logeur chanter un air italien ?

En 1910, lorsque vous quittez en quelque sorte le monde pour devenir la compagne de Roussel, c’est une étrange transaction qui se noue entre le comte de Valon, votre amant qui cherche peut-être à vous éloigner au moins pour la forme, et la mère de Roussel en quête d’un « paravent » pour son fils. Vous n’êtes sans doute même pas consultée : seulement informée du résultat des négociations. On décide pour vous, et vous vous inclinez. Mais qui sait si à ce moment précis, votre esprit n’est pas ailleurs, sollicité par quelque aventure secrète que nous ne pourrions qu’imaginer ?

Car il y a tout ce qui est retenu par les témoignages et les chroniques ; mais aussi ce vers quoi pointent, parfois sans le vouloir, ces mêmes témoignages et chroniques, sans jamais l'atteindre : des signes, des interstices, des vides.

*

Telle une intaille, vous ne vous définissez qu'en creux, et vous absorbez la lumière. Votre profil prête dès lors à de multiples rêveries mythologiques.

Explorons d'abord votre part d'ombre.

Vous nous semblez parfois parente de Bartleby, l'énigmatique personnage de Melville, dont on ne sait vraiment que *ce qu'il préférerait ne pas faire*. Vous passez en effet – comme sans y prendre garde et sans manifester positivement votre volonté – au travers de ce qui nous fait peut-être le plus peur : *tout* perdre. Vous êtes une femme qui tombe. Michel Leiris le note d'ailleurs lorsqu'en 1960, John Ashbery lui fait connaître votre situation : « Je ne savais pas qu'elle était tombée si bas⁵. »

Certains traits vous font ressembler à une autre grande figure de la passivité subversive : Yvonne, Princesse de Bourgogne, la mutique héroïne de Gombrowicz. Comme elle, ne mettez-vous pas en crise les mondes où vous apparaissez – dernière demi-mondaine et ultime compagne de Raymond Roussel ?

De là, il est aisé de dériver vers votre côté femme fatale. Nous pensons à cette phrase d'Henrique Vila-Matas, issue d'un livre où les allusions à Roussel abondent : « Il fut clairement entendu dès le début que toute machine célibataire devait avoir incorporé à son mécanisme complexe une vamp quelconque qui garantirait la fausse efficacité de son fonctionnement, la libérant ainsi de la crainte de tomber

5. Témoignage de John Ashbery (2013).

en panne, même si, paradoxalement, la panne était en fait le destin fatal de ces machines à la productivité aussi nulle qu'admirable⁶. » Vous voici alors cette vamp, rouage indispensable de la mécanique célibataire roussellienne (faut-il ici rappeler que l'auteur des *Impressions d'Afrique* fut un grand inspireur de Duchamp ?).

Récemment, vous avez même donné votre nom au personnage d'un roman roussellien en diable⁷, mais ce n'est guère que le nom, et gageons que vous auriez été surprise de cette métamorphose !

Le doute surgit : êtes-vous d'ailleurs femme ou machine ? Peut-être, telle Olympia, seriez-vous une poupée qui a pris vie pour « figurer » dans la destinée de Roussel ; ou une « créature » qui a accompagné (aidé ?) sa perte ? Ce serait alors encore une passerelle entre la biographie et l'œuvre de Roussel, car le thème de la femme-machine y est très présent⁸.

Bartleby, Yvonne, vamp ou Olympia : vous pourrez nous paraître telle ou telle à l'un ou l'autre moment de votre biographie. Ces figures équivoques sont le double négatif d'un autre visage qui transparait ailleurs, plus lumineux : la « vestale » (pour reprendre un terme avancé par certains⁹), c'est-à-dire la femme dévouée, victime des circonstances. C'est votre ultime avatar mythologique, que nous aimerions explorer à présent.

6. Enrique Vila-Matas, *Abrégé d'histoire de la littérature portative*, 1990, p. 19.

7. Jean-Marie Blas de Roblès, *L'Île du Point Némé*, 2014.

8. Le verbe « figurer », pour caractériser la position de Charlotte dans la nébuleuse roussellienne, est d'Annie Le Brun (*Vingt mille lieues sous les mots, Raymond Roussel*, 1994, p. 227) ; Michel Leiris note aussi dans son *Journal*, 1992, p. 691 (année 1978) l'importance du thème de la femme-machine chez Roussel.

9. Antonio Fiasconaro, *Morte d'autore a Palermo*, 2013, p. 10.

Humble satellite autour d'un grand artiste, petite lune vouée à une gravitation éternelle, vous connaissez trois commencements : votre naissance biologique, votre rencontre avec l'artiste et votre transfiguration en sa postérité. Et trois disparitions : celle de l'artiste à qui vous survivez, votre chute progressive dans l'oubli, et votre propre mort. Trois vies, en somme.

Vous êtes telle ces nymphes ou ces bergers distingués par les dieux. Presque rien : des entités mineures, sans pouvoir, mais qui offrent aux Olympiens leur humanité simple et directe. Ils brûlent pour vous de passions humaines : leurs histoires ne sauraient être complètes sans les vôtres.

Parler de vous, c'est se mettre dans les pas d'Ovide, et conter votre métamorphose, c'est se mettre dans les pas de Jacques de Voragine, et conter votre *Légende dorée*.

Chez Ovide, vous seriez une nouvelle Daphné « plantée » dans une triste arrière-cour à Bruxelles, et Roussel un curieux Apollon.

Chez Voragine, vous seriez Marie-Madeleine. Comme la sainte, n'êtes-vous pas plusieurs femmes à la fois : la courtisane, la suivante, l'ermitte ? N'avez-vous pas accompagné la passion de Raymond Roussel, étrange figure christique¹⁰ dont vous fûtes la plus fidèle – sinon la seule – amie ? Si vous ne fûtes pas abandonnée sur un bateau dérivant qui vous conduisit aux Saintes-Maries-de-la-Mer, vous arrivâtes à Bruxelles, et là – au lieu d'une grotte pour prier – vous trouvâtes refuge dans un modeste deux-pièces de la rue du Trône. Et le chœur des anges musiciens qui vous élevait dans les airs, ce fut celui des filles de votre logeur, qui jouaient bien plus d'une heure par jour¹¹ !

10. Notons au passage que Roussel était non croyant ; voir Michel Leiris, *op. cit.*, p. 603 (année 1964).

11. Jacques de Voragine, *La légende dorée*, 1920, p. 338-347.

LETTRE À CHARLOTTE DUFRÈNE

S'intéresser à votre vie, c'est alors vous saisir au lieu de votre disparition matérielle et de votre métamorphose spirituelle. Ou, pour parler en termes rousselliens, vous retrouver dans la *Chambre du doux transfert*¹², là où les Fées nouvelles encore enivrées de leur changement de sort passent quelque temps, pour s'habituer à leur mue.

Avec vous, on connaît le mystère d'une vie qui aurait pu rester banale, qui aurait pu disparaître entièrement mais qui, telle l'abeille tombée dans l'ambre, a été embaumée.

Vous vous êtes trouvée aspirée par hasard, ou plutôt par gravitation, dans le domaine de l'exemplaire.

12. Raymond Roussel, *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, 1935, p. 394.

Première époque

Vous naissez à Paris le 1^{er} novembre 1880, sous le nom de Marie-Charlotte Fredez. Vous êtes la fille unique de Charles Fredez, gardien de la paix, originaire de l'est de la France, et de Mélanie Acard, couturière, née à Caudebec. Votre famille habite au 87, rue de Monceau¹, un immeuble simple en bordure de l'opulente plaine édifiée alors pour les nouvelles fortunes parisiennes, et si bien décrite par Émile Zola dans *La Curée*. Autour de ces demeures d'un luxe parfois tapageur et que le temps viendra patiner, gravite toute une faune de domestiques, artisans, ouvriers, ou petits employés.

C'est parmi eux que vous grandissez, à un jet de pierre des hôtels particuliers des Ephrussi, des Camondo et des Rothschild, ces familles que votre beauté et votre charme vont bientôt vous permettre de fréquenter.

Comme en préparation à cela, vous recevez – dites-vous – une éducation soignée au pensionnat pour jeunes filles Notre-Dame du Calvaire à Bezons² (fermé en 1940, détruit en 1953). Les archives de cette institution ont malheureusement disparu, mais nous vous croyons, car votre style épistolaire est bon, et tout le monde s'accorde à noter votre conversation châtiée.

*

1. François Caradec, *Raymond Roussel*, 1997, p. 127. François Caradec, biographe de Raymond Roussel, n'a malheureusement jamais pu rencontrer Charlotte Dufrière, ses recherches rousselliennes ayant débuté peu après sa mort.
2. Michel Leiris, *op. cit.*, p. 604 (année 1964).



« Pensionnat Notre-Dame, à Bezons – Les cours de récréation », début XX^e siècle

Votre père meurt en 1897. Vous avez dix-sept ans, âge auquel – dites-vous encore – vous « secouez » la tutelle de votre famille³. C'est le *Réveil de Flore*⁴ !

Tentons de dresser votre portrait. Vous êtes grande, blonde, les cheveux en chignon, délurée et très fraîche, avec des yeux bruns (« noisette » nous dit Leiris⁵), assez petits, des yeux très doux de myope (le gauche apparemment un peu faible), le teint pâle, le visage arrondi, le nez aquilin, le profil aigu, un peu acéré, la bouche menue. Vous êtes délicatement potelée, comme c'est la mode à la Belle Époque. On vous surnomme « Casque d'or ». Le rouge, couleur aimée des blondes, vous sied à ravir.

3. Charlotte Fredez, lettre à Michel Leiris (BD-MS 45186 109-110), 26 décembre 1961, voir la « Correspondance générale » dans ce volume (par la suite : CG).

4. Du titre d'une pièce du *Rossignol éperdu* de Reynaldo Hahn.

5. Michel Leiris, *op. cit.*, p. 565 (année 1961).

VIES DE CHARLOTTE DUFRÈNE

Vos qualités sont l'élégance, la discrétion, le style, le charme, la douceur, le bon sens. Le contrôle de soi aussi – très important. Vos défauts sont l'indécision, l'imprévoyance, la passivité, la nonchalance, une certaine froideur peut-être – un manque de sentimentalisme en tout cas. En somme, les caractéristiques acceptables de la femme mondaine.

En vous, deux vices contraires s'annulent peut-être : le goût du confort et la paresse. Si bien que si vous aimez les richesses, vous ne vous fatiguez pas beaucoup pour en obtenir davantage. Pourquoi, par exemple, s'abîmer les yeux à faire la cousette comme votre mère ? Vous n'avez d'ailleurs appris aucun métier, et n'avez aucun talent particulier, seulement des prédispositions générales à toutes sortes de choses inutiles et agréables.

Avec cet alliage de qualités et de défauts, une jolie fille a bien des moyens de faire son chemin aux lisières du monde. Si elle a de la chance – dans un univers malgré tout périlleux et où la fange n'est jamais loin –, elle ne doit même pas trop se compromettre.

Au tournant du siècle, la pensionnaire discrète se mue en une charmante demi-mondaine⁶ qui mène rapidement grand train.

Pour ne pas nuire à la réputation de votre famille – mais c'est aussi une tradition –, vous changez de nom, choisissant celui plus gracieux de Charlotte Dufrière. La première apparition de ce pseudonyme date au plus tard de 1905⁷, et est donc bien antérieure à votre rencontre officielle avec Raymond Roussel.

*

6. François Caradec, *op. cit.*, p. 126-127.

7. Charlotte Dufrière figure à plusieurs reprises en 1905 dans le *Supplément* du journal *La Lanterne* ; voir plus loin.

PREMIÈRE ÉPOQUE

Le « demi-monde » dans lequel vous entrez est une véritable institution de la Belle Époque. Dans leur première beauté, des centaines de jolies femmes d'origine modeste – provinciales ou citadines, filles des halles, lorettes, parfois vaguement chanteuses, danseuses ou actrices – se font remarquer dans les cabarets, dans les allées du Bois de Boulogne, au Palais de Glace ou chez Maxim's, au foyer de l'Opéra, cherchant la fortune, le statut social et même l'amour... Comme le dit élégamment Jane Avril, étoile du Moulin-Rouge, « [...] des messieurs âgés couvraient d'or des jeunes femmes, pourvu qu'elles se laissent embrasser⁸... »

Ce statut de cocotte peut nous paraître surprenant aujourd'hui, mais n'est-il pas le corrélat presque obligé de l'inégalité de condition qui affecte alors les femmes et les hommes ? À eux la richesse et l'indépendance, à elles – à vous – la beauté et la servitude.

Les plus « professionnelles » des demi-mondaines parviennent à renverser ce rapport en leur faveur. Ce sont les *grandes* cocottes, dont les idylles sont mondialement célèbres et dont les cartes postales circulent partout, véritables images de marque de Paris : Caroline Otero, Émilienne d'Alençon, Liane de Pougy, Lina Cavalieri, Cléo de Mérode⁹. La plus jeune d'entre elles est plus âgée que vous de cinq ans.

Mais il y a aussi les élégantes qui n'ont de cesse de faire oublier leurs débuts équivoques, s'assimilant bientôt à la haute société, par le mariage ou le talent, et devenant des figures incontournables de la mode (Coco Chanel ou Jeanne Toussaint¹⁰), des lettres (la romancière Colette), ou plus simplement de l'histoire des femmes au siècle dernier.

8. Jane Avril, *Mes mémoires*, 2005, p. 31.

9. Voir par exemple Catherine Guigon, *Les Cocottes, reines du Paris 1900*, 2012.

10. Voir par exemple Stéphanie des Horts, *La Panthère*, 2010.

Florissant depuis le Second Empire, ce demi-monde brille en tout cas de ses derniers feux au début du XX^e siècle. Quand vient la Première Guerre mondiale, il n'est plus pensable qu'une classe privilégiée savoure une vie de plaisirs, tandis que les poilus se font massacrer dans les tranchées. La guerre change aussi le rapport à l'argent et le statut des femmes. De plus, le cinéma se charge de relayer une nouvelle image de la femme fatale, internationale, à travers ses vamps idéales et inaccessibles – la première du nom étant peut-être Theda Bara, qui fait ses débuts remarquables à l'écran en 1915. Vous toutes prenez un petit coup de vieux.

*

Le demi-monde est une nébuleuse aux contours vagues : certaines femmes ne font pas de la « cocotterie » un idéal en soi, mais un moyen d'ascension sociale, ne pensant qu'à quitter cet état et à se fixer. Vous êtes certainement de celles-là.

Peut-être votre discrétion dans les chroniques de l'époque s'explique-t-elle d'ailleurs ainsi. À moins qu'elle ne soit due à un changement de pseudonyme, usage assez fréquent à l'époque dans votre monde, et lorsqu'il s'agit de faire oublier quelque aventure passée.

Si aucune Charlotte Dufrene ou Fredez ne se retrouve dans le journal d'Hugo¹¹, le nostalgique maître d'hôtel de chez Maxim's, ni dans les fichiers de la police (Paris dénombrait alors quelque 6000 prostituées fichées par la Préfecture de police de Paris¹²), ni dans les volumineux albums du photographe Reutlinger¹³, peut-être y figurez-vous en fait sous un autre nom, mais comment savoir ? Nous sommes un peu troublés par l'air de famille de toutes ces beautés

11. Hugo, *Vingt ans maître d'hôtel chez Maxim's*, 1951.

12. Notre enquête auprès des archives de la Préfecture de police de Paris et des archives des Alpes-Maritimes ; Catherine Guigon, *op. cit.*, p. 12-13.

13. Conservés à la Bibliothèque nationale de France.